

Les écuries de l'occident

Traité de morale

Jean Cau

La Table ronde

Les écuries de l'Occident

14945

16° R
15045

DL • 18 1 1973 - 00754

DU MEME AUTEUR

- MARIA-NÈGRE - Gallimard
LE COUP DE BARRE - Gallimard
LE TOUR D'UN MONDE - Gallimard
LES PAROISSIENS - Gallimard
LA PITIÉ DE DIEU - Gallimard
LES OREILLES ET LA QUEUE - Gallimard
LE MEURTRE D'UN ENFANT - Gallimard
LE SPECTRE DE L'AMOUR - Gallimard.
TROPICANAS - Gallimard
LES ENTRAILLES DU TAUREAU - Gallimard
UN TESTAMENT DE STALINE - Fasquelle
LETRE OUVERTE AUX TÊTES DE CHIENS OCCIDENTAUX - Albin Michel
LE PAPE EST MORT - La Table ronde
L'AGONIE DE LA VIEILLE - La Table ronde

JEAN CAU

Les écuries de l'Occident

TRAITÉ DE MORALE



LA TABLE RONDE

40, rue du Bac, Paris, 7^e

JEAN CAU

UN SEUL VOLUME

Les sciences de l'Occident

TRAITÉ DE MORALE - VOLUME 10
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE
MORALE - ÉTHIQUE - ÉPIQUEURÉTIQUE



LA TABLE RONDE

© Éditions de la Table Ronde, 1973.

Traité de morale

J'ai publié en 1971 un petit livre de réflexion (*Le Temps des Esclaves*) qui a été accueilli par un silence écrasant. Rien là que de très normal dans l'état de dégénérescence avancée où se couche l'*Intelligence* contemporaine. De l'insuccès de ce livre, je n'ai éprouvé nulle amertume puisque j'ai choisi de décaper ma réflexion des crasses de l'époque et des modes et conformismes en cour. On ne peut pas hurler contre les loups et faire partie de la horde. J'ai choisi et j'accepte de payer le prix de silence ou d'hostilité qui entoure certains de mes écrits. Mes collègues en Intelligence et Littérature manifestent le plus souvent (il y a quelques heureuses exceptions) une défiance extrême à l'égard de ma personne. Ils ont raison. Je ne leur ressemble pas et ne pense pas à l'unisson du culturalisme ambiant. C'est peu de dire que je suis en désaccord avec eux car il ne s'agit pas de désaccords mais d'opinions absolument contraires. Pis même : je ne pense pas contre eux ; je pense *ailleurs*. Ni à gauche ni à droite. Ni, certes, au centre.

Où suis-je ? Là où il me plaît et en ce lieu où je m'éprouve libre et nu dans un air vif qui me baigne et me fortifie d'évidences dures et, partant, parfaitement

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

inactuelles. Au terme de la course, demain ou après-demain, nous verrons qui aura eu raison et qui aura le plus justement décrit nos déchéances et prophétisé nos avènements. Je sais, de sûr instinct, que ce sera moi. A ce niveau de certitude imbrisable, je n'ai aucune modestie.

En outre, comme je le dis quelque part dans ce livre, il m'est égal que le monde tel qu'il va et tel qu'il ira me donne ses raisons ou ses torts puisque mon souci premier, à travers ces réflexions éclatées, est d'abord de suggérer les contours, l'allure et *le style d'une éthique* et d'en dire *la hauteur*. A chacun, ensuite, de mesurer sa taille, ses volontés, sa lucidité et ses jugements par rapport à celle-ci comme j'y mesure sévèrement les miens.

En ce qui me concerne, j'avoue sans biaiser que certains de mes écrits ne sont pas dignes du style moral dont je pose ici les tensions exigeantes et je dis qu'il m'arrive de me compromettre assez facilement avec le siècle. Si l'on me demande *pourquoi*, je répondrai avec franchise que c'est ma manière à moi de résister à l'écrasement, aux redevances et à la misère. Et par « misère », j'entends le fait d'être étranglé — côté *argent*! — jusqu'à être obligé d'avoir des maîtres ou des patrons qui mesurent les rênes qu'ils vous lâchent à la servilité que vous leur témoignez. Entre telle ou telle manière de gagner ma vie — si tant est qu'il faille vivre! — j'ai choisi, en rendant parfois ma plume agile, celle qui me meurtrit le moins. Grâce à cette conduite, je n'adhère à rien et rien ne me contraint à adhérer. Je rends ou jette à César ce qui lui appartient et peux rendre à Dieu ce que j'ai besoin de lui rendre. Tel me traitera de Janus ou de prostituée. C'est son affaire et son avis et il me suffit que mes contradictions soient préméditées et me soient légères. Si, comme

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

je le dis, je n'ai jamais offert que ce que je croyais, il faut bien comprendre aussi que cette « croyance » a été pour moi le moyen d'aller mon chemin d'intellectuel désentravé. Enfin, trêve d'explications, voici ce livre qui fait suite à et intègre *Le Temps des Esclaves*. Il appartient à celui qu'il inquiétera.

L'écrivain japonais Mishima, deux ans avant de se faire hara-kiri dans les circonstances que l'on sait, répéta devant une caméra les gestes-exacts qui allaient être les siens.

Dans une pièce vaste et nue sur le mur de laquelle est soigneusement tracé un grand hiéroglyphe, il se fit face à face le Lieutenant et la femme au visage si blanc et aux traits si purs de statue en plâtre. Un sourire très long mais qui plissa comme un nuage sur le visage et n'échelle ni ne dérange l'ordre de cette beauté amoureuse sans qu'il soit besoin de mots ou de serments pour dire la faiblesse de cet amour... Parfois un sourire.

Mishima joue son propre rôle. Il arbore l'uniforme de lieutenant de l'Armée impériale. La visière noire de la casquette découvre son visage et masque les yeux. Rien que l'amblyopie du soldat sous regard.

Sur une couche blanche et rectangulaire posée à même le sol comme une pierre blanche de sacrifice,

LES ÉLITES DE L'ÉCONOMIE

Le rôle de ces élites est d'être une force de progrès, de faire passer les idées nouvelles, de créer une atmosphère de confiance et de coopération. Elles doivent être capables de comprendre les besoins du peuple et de lui offrir des solutions efficaces. Elles doivent également être capables de travailler en équipe et de partager leurs connaissances et leurs expériences.

Il est donc essentiel que ces élites soient formées et encouragées. Elles doivent avoir accès à une éducation de qualité et à des opportunités de développement professionnel. Elles doivent également être soutenues par des politiques publiques qui favorisent leur croissance et leur innovation. Enfin, elles doivent être impliquées dans le processus de prise de décision et de planification nationale.

En conclusion, les élites de l'économie jouent un rôle crucial dans le développement d'un pays. Elles sont responsables de la création de richesses et de l'emploi. Elles sont également responsables de la mise en œuvre de politiques économiques efficaces. Il est donc de notre intérêt commun de soutenir et de promouvoir ces élites, afin qu'elles puissent continuer à contribuer à la prospérité et au bien-être de notre société.

L'écrivain japonais Mishima, deux ans avant de se faire hara-kiri dans les circonstances que l'on sait, répéta devant une caméra les gestes exacts qui allaient être les siens.

Dans une pièce vaste et nue sur le mur de laquelle est seulement tracé un grand idéogramme, il y a face à face le Lieutenant et la femme au visage si blanc et aux traits si purs de statue de plâtre. Un sourire très long mais qui glisse comme un nuage sur le visage et n'écaille ni ne dérange l'ordre de cette beauté amoureuse sans qu'il soit besoin de mots ou de serments pour dire la fidélité de cet amour... Parfois un sourire.

Mishima joue son propre rôle. Il arbore l'uniforme de lieutenant de l'Armée impériale. La visièrè noire de la casquette dévore son visage et masque les yeux. Rien que l'austère raideur du soldat sans regard.

Sur une couche blanche et rectangulaire posée à même le sol comme une pierre blanche de sacrifices,

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

le Lieutenant et la femme, maintenant nus, ont les gestes de l'amour. Veillent sur eux, posés sur un râtelier de bois, un sabre de samouraï et un poignard.

De nouveau, il a revêtu sa tunique et elle son kimono blanc, gonflé dans le dos par le coussinet d'usage. Ils n'échangent pas un mot. A genoux, fesses posées sur les talons, ils prient devant un minuscule autel encastré dans le mur. Nous les voyons de dos. Côte à côte.

Le Lieutenant, maintenant assis au centre de la pièce, toujours rituellement, cuisses écartées, déboutonne sa vareuse, déboucle son ceinturon. Gestes exacts.

Visière noire. Sans regard. La femme est agenouillée près de lui. Il dégaine le sabre de samouraï dont la lame jette un calme éclair avant qu'il ne l'enveloppe d'un papier de soie blanc. Seule, hors de ce nouveau fourreau, apparaît, à peu près longue de quatre doigts, l'extrémité de cette lame.

A deux mains, à même le papier de soie, il étreint le sabre et s'enfonce l'extrémité découverte de celui-ci dans le ventre, au niveau de l'aine gauche.

Puis, lentement, il s'éventre horizontalement sans que la lame pénètre de plus de quatre doigts dans le ventre, le papier de soie marquant la limite.

Le sang coule.

Le sang gicle.

Le sang sourd entre les doigts en coulées épaisses

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

et inonde les mains, le sabre, les poignets, les avant-bras.

Le visage du Lieutenant se couvre d'une sueur qui jaillit par tous les pores.

Le bas du visage ombré par la visière tremble.

La lente éventration continue, les mains dégouttantes de sang étreignant toujours la lame qui découpe en un trait impeccable la chair.

Le Lieutenant ouvre la bouche. Il halète. La douleur retousse les lèvres sur les dents. La lame ouvre sa rivière de sang.

La femme, impassible, agenouillée, regarde. Des larmes, rondes comme des perles, glissent sur son visage de plâtre. Elle regarde. En un énorme paquet informe, les viscères libérés sont vomis par la plaie et s'étaient, monstreuse lave, entre les cuisses.

Le Lieutenant, autour duquel naît une mare de sang, a la force surhumaine d'étreindre encore le sabre. Une écume blanche mousse au coin de sa bouche. Sa volonté, à ce paroxysme de souffrance, est hors de toutes limites.

Il pointe la lame. Il s'empale et lentement, cassé en deux, glisse en avant et se couche.

La femme se lève. Elle va chercher le poignard posé sur le râtelier de bois.

Elle est pieds nus et marche dans l'immense flaque de sang.

Elle s'agenouille devant le Lieutenant, s'incline et son front touche le sol. Une calme extase, un amour sans mesure lissent ses traits.

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

Elle dégaine le poignard dont la pointe, telle une tête de serpent, monte vers son visage.

Elle s'égorge.

Une pluie de sang inonde l'écran.

Deux ans plus tard, devant un ami, l'illustre écrivain Mishima, revêtu d'un uniforme d'officier de l'armée impériale, se faisait hara-kiri selon les règles de l'honneur, en respectant l'antique rituel. Le monde apprit la nouvelle avec horreur et effroi. Nul scribe n'approuva ni ne comprit cette mort.

C'est la mort du Maître et du Héros.

C'est la mort inutile de celui qui, solitaire, témoigne d'une morale inaccessible et, de ce fait, la seule qui vaille et la seule féconde.

Près de lui, dans la répétition symbolique de sa mort, se trouve la Femme qui, parce qu'elle aime et admire, méprise la vie qu'elle met au-dessous de cette admiration et de cet amour et se hausse jusqu'à la hauteur infinie du Maître.

A cette altitude naît la vérité de la morale qui consiste en un rapport d'admiration absolue pour le Maître capable de donner l'impossible exemple.

J'entends : parce que pareil acte est trop grand et trop beau, il s'évade hors des normes d'une morale pratique et quotidienne. *Nous* ne sommes pas des héros. *Nous* avons besoin de normes plus humbles.

De cette résignation à ce qui n'est que possible, nos sociétés sont en train de mourir. Le Maître et

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

le Héros sont devenus, à nos yeux, des hommes dangereux et nous souhaitons, par bassesse et démission, être des esclaves endormis aux traits singuliers effacés par une générale ressemblance. Qu'un Maître apparaisse et il serait celui par qui le scandale de nos lâchetés arriverait. Et nous le lapiderions. Et nous l'accuserions de nous déranger parce que nous préférons, tassés au fond de la caverne, nous mélanger confusément et perdre tout souvenir de la lumière de vie.

L'Occident ne comprend ni son angoisse ni sa décadence et bredouille des milliards d'explications. Il n'en est qu'une : le triomphe de la moralité de l'esclave sans maître. Refuser d'entendre cela, c'est se boucher les oreilles en croyant que le tonnerre ne gronde plus dans le ciel.

— La foudre vous détruira!

— Non, je n'entends pas le tonnerre!

— Si seulement vous étiez sourds! Hélas, c'est plus méprisable : vous avez peur.

Je dédie les pages qui suivent à Mishima.

Essayons, chenilles du xx^e siècle finissant, de nous hausser jusqu'à son Théâtre au lieu d'applaudir les acteurs qui descendent jusqu'à nous. Nos pattes s'allongeraient, nous découvririons la station debout et le serpent à plumes deviendrait Homme.

Il faut donc attendre à son tour, sans se
complaire de nous en attendant, car nous ne
sommes pas des esclaves, nous sommes des hommes.
C'est à nous de nous gouverner, et non pas à
un autre. Il faut donc se gouverner soi-même,
et non pas se laisser gouverner par un autre.
C'est à nous de nous gouverner, et non pas à
un autre. Il faut donc se gouverner soi-même,
et non pas se laisser gouverner par un autre.

Il faut donc se gouverner soi-même, et non pas
se laisser gouverner par un autre. C'est à nous
de nous gouverner, et non pas à un autre.
Il faut donc se gouverner soi-même, et non pas
se laisser gouverner par un autre. C'est à nous
de nous gouverner, et non pas à un autre.

Il faut donc se gouverner soi-même, et non pas
se laisser gouverner par un autre. C'est à nous
de nous gouverner, et non pas à un autre.

Il faut donc se gouverner soi-même, et non pas
se laisser gouverner par un autre. C'est à nous
de nous gouverner, et non pas à un autre.

Entre raison et mort

A l'animal humain, l'ère de l'atome et des ordinateurs passe le mors d'une peur et d'une raison absolues. Peur et raison diffuses en chaque conscience parce que nous n'avons pas encore eu l'expérience des sanctions de cet absolu. Hiroshima, en son horreur, n'a été qu'une expérience et la possession de l'arme atomique par une seule nation, en 1945, a fait de cet holocauste un simple avertissement. Tout, aujourd'hui, est changé.

L'animal humain, s'il piaffe et s'emballe — comme il le fit toujours —, il sait que voici l'abîme et la mort au bout de sa course. Une question alors se pose : irons-nous au-delà de cette peur contre toute raison? Entre raison et mort, choisirons-nous la mort? OUI? En ce cas, tout discours est vain, toute parole creuse et tout geste absurde. Ce qui naguère n'était que le désespoir de l'individu mortel

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

et athée, ce qui n'était que sentiment solipsiste de l'absurde hante l'humanité tout entière puisque demain non pas *un* homme mais *l'Homme* se suicidera et ira s'évanouir en l'immatérialité et l'éternité de ses Dieux. La Terre continuera de tourner mais toute vie y aura été défaite. En vérité, nous serons comme des Dieux — morts — et l'homme aura conçu l'inconcevable et réussi l'irréalisable : sa propre fin.

Le cri de l'homme?

« Vive la mort ! » Cri lyrique de celui qui, par ce défi, valorise sa vie et pèse tous ses actes au poids de l'absolu. Imagine-t-on que ce cri soit celui de l'Homme?

Folie contre folie

Nous vivons sous la menace des fous et ceux-ci doivent savoir qu'à leur folie nous n'opposerons pas la raison, mais pareille folie. Si tu déclenches la guerre atomique, je te préviens que je ne serai pas raisonnable et ne céderai pas. A ta folie la mienne répondra et nous mourrons ensemble. Équilibre de la terreur, dit-on. Ou bien : appréciation juste de la folie de l'autre.

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

En cette affaire, la morale se dépouille de toutes ses plumes. Elle n'est pas invitée à participer au débat. L'arme atomique dé-moralise l'Histoire et dévoile des rapports de pure force. Morale et raison, dans la trappe! Force et folie à l'ordre du jour.

Le tout et le rien tragique

« Désormais, nous, civilisations, savons que nous sommes mortelles... » Depuis, nous savons mieux encore : que l'humanité est mortelle. A cette annonce, que voulez-vous qu'il en soit de l'insecte humain qui ne peut même plus croire en l'éternité de la fourmilière ou de la ruche? « Je peux me suicider... », l'humanité est face à cette formidable et affreuse tentation. L'annonce de ce Pouvoir est si incroyable qu'elle fait « comme si » elle l'ignorait, mais elle est rongée par cette connaissance et nul « divertissement » ne saurait couvrir tout à fait le crissement rongeur qu'elle entend et auquel elle ne veut pas donner de nom. Eberluée, elle se découvre *tragique*.

Mais l'antique tragédie de l'homme n'est pas la neuve tragédie de l'humanité. « Vive la mort! » n'est pas ce nouveau cri : « Que tout soit néant! » Dire que la totalité est tragique, c'est aussi dire qu'il n'y a plus de tragédie. Le Tout tragique est un Rien tragique et dans ce Tout et ce Rien, il n'y a plus de place pour *un* homme auquel nous avons donné le nom d'individu.

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

Si l'humanité est prométhéenne...

Si l'humanité est prométhéenne, le sort de Prométhée cesse d'importer. Qu'il soit d'amour ou de haine, d'espérance ou de désespoir, de joie ou d'angoisse, le cri de Prométhée, ou bien n'est plus audible, ou bien « n'offre plus aucun intérêt ».

Essayons d'imaginer l'histoire d'un amour, la couleur d'une joie, la rage d'une haine, à Hiroshima, la veille du jour où fut larguée la bombe. Essayons, la veille de toute fin, d'imaginer « l'intérêt » d'une conduite d'homme... Sous le soleil atomique que des fusées sont toujours prêtes à faire exploser dans le ciel, la tragédie est générale.

Vers le manque d'importance

Dans le Tout tragique, l'individu se fond et se dilue et va vers son manque d'*importance*. Nous sommes condamnés à vivre une angoisse totalitaire ; ou une espérance en notre raison non moins totalitaire — et cela revient exactement au même. Chacun s'abîme dans le *nous* ; dans la totalité d'une espérance ou d'un désespoir dont il n'est plus *maître* de décider ; qu'il n'est plus libre d'affirmer ou de refuser. Plus de saint, plus de héros, plus de guerrier, plus de moine, plus d'artiste et, en vérité,

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

plus d'homme. Chaque destin est mimé, réduit à sa comédie et à sa vanité.

Amas de riens

La venue au monde de l'humanité comme totalité d'angoisse ou d'espoir réalise la fin de l'individu et fait de lui l'être-sans-importance. Ah! l'avions-nous souhaitée, cette fusion de chacun en tous! Nous la rêvions et la chantions, mais nous ne savions pas que sa venue tuerait le rêve et le chant. Car pourquoi *ce* discours, pourquoi *ce* poème, pourquoi *ce* visage peint sur une toile ou sculpté dans le marbre, pourquoi l'affirmation par *moi* de *mon* destin exemplaire et proposé à l'autre comme *sa* possible aventure. Si, comme le dit Allen Ginsberg, « le monde est une montagne de merde »?

Car ce serait cela une humanité sans hommes? Ce serait ce tas, ce monceau, ces gravats, cet amas de riens?

Un mariage

Ou bien l'apocalypse et il est vain de tracer des mots pour en dire les lendemains de néant.

Ou bien la peur sera notre raison. Peur = raison : toujours cela fut, mais nous pouvions ne

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

point nous l'avouer et dans ce non-aveu résidaient des orgueils et des confiances. Désormais l'affaire est claire : par-devant l'Apocalypse, Peur et Raison vous voilà mariées. A jamais. Noces im-mondes. Mais mariage nécessaire. Et je veux savoir ce que va devenir l'homme à l'intérieur de cette panique stabilisée et au bord de ce gouffre. Une créature de vertige ou un prisonnier enchaîné — pour son bien! — au rocher afin qu'à ce vertige il ne cède pas.

L'amour et la guerre

L'homme, jusqu'à présent, échouait ses passions dans les vastes deltas de la guerre. Dans la guerre, il portait jusqu'à l'incandescence ses plus hautes vertus et ses plus aveugles folies. Il y flambait, dans des brasiers circonscrits, pour renaître. D'où cette crispation mienne lorsque j'entends aux quatre coins, en ce temps, l'éloge délavé de la paix braillé sur les ondes par des adolescents hermaphrodites. J'avoue alors avoir regret de la guerre; un regret très sourd et très nostalgique de sa grandeur et de sa morale.

Mais ses horreurs? Eh bien! comparez avec celles de la paix continuée. Comparez les jeunesses soviétique, allemande, américaine, française de la guerre avec la jeunesse de la paix.

« Make love not war ». Faisons l'amour et pas

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

la guerre. Mais faisons l'amour où? Dans la mer des Sargasses.

Et comment? En un triste mélange de partouzes psychédéliques. C'est oublier que l'amour et la guerre n'étaient pas ennemis.

La paix tue et vide

La guerre *tua*it des jeunes gens. Certes. La paix continuée tue et vide la jeunesse. Ce sont là des considérations fort inactuelles. J'y reviendrai.

Un prisonnier dans sa cage

Enfin, la guerre désignait l'autre. L'ennemi. Je ne suis un individu que si l'autre existe et mon être s'exaspère d'autant plus fort et d'autant plus haut que cet autre à moi s'oppose et se refuse. L'ennemi m'est nécessaire; il me maintient dans mes définitions, m'oblige à *me vouloir*, me force à dessiner le trait qui me cerne et à l'intérieur duquel vit, d'une vraie vie, ma différence. Ainsi haï, pour cela je peux être aimé. Il suffit de retourner le gant. Si je ne suis ni haï ni aimé, alors quoi? Je suis objet et peut-être, c'est là le pis, objet de compréhension. Ainsi les parents américains *comprennent* leurs enfants d'une compréhension molle, sans amour et sans sanctions. La violence inter-individuelle des

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

passions se meurt. La violence sociale naît, tant il est vrai que toute société secrète une violence qui, de toute façon, doit fuser. Si on l'en empêche, elle pourrit le corps et l'esprit et nous avons le phénomène de la ruée vers la drogue; ou bien, elle se convulse et hurle comme un prisonnier fou qui voudrait sortir de sa cage, et j'ai vu des musiciens de l'ère Pop enchaînés à leur micro et à leur guitare, comme des damnés, devant des parterres absolument épileptoïdes de jeunes gens en transes.

Fortifier l'identité

De même un peuple. La nation, la patrie, un peuple n'existe que *contre* et nous n'avons une identité que si l'autre la fortifie. On veut me faire croire qu'un jour n'existeront que des hommes. En effet, nous y venons. Soit. Un jour n'existeront que des hommes ou des cendres. Qu'on ose me dire alors que ces hommes seront fondus en une humanité banalisée par la terreur que la puissance d'auto-destruction imposera. Des *riens* obligés d'être sages.

Oui, obligés. On imposera cette sagesse et cette raison.

L'humanité va vers la mort ou la raison totalitaire.

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

De dialogue en dialogue...

Déjà, que se passe-t-il? Les nations ne peuvent plus s'expliquer entre elles « à la loyale » en affrontant leurs forces de vie, en éprouvant leur être, en manifestant l'orgueil et la joie de leurs respectives volontés de puissance. La raison totalitaire (et la peur) veillent. Israël et les Arabes sont contraints, corde au cou, de s'avancer vers le tribunal onusien où siègent les prêtres de la peur; ils sont contraints de renoncer et de se renoncer. De dialoguer au lieu de vivre et de mourir. De dialogue en dialogue, une autre mort envahira *les uns et les autres*. Tristesse du coût interrompu.

Je joue ma mort

En la raison totalitaire, chaque jour un peu plus la liberté individuelle est condamnée à s'étioler. Par « liberté individuelle », j'entends évidemment notre joie, notre colère ou notre amour — et la volonté, en somme, relevant de l'*ethos*, d'avoir un destin. Car je ne suis libre que si m'est donnée la possibilité du choix dernier, et qui est de préférer la mort plutôt que ceci ou cela; que si la mort est l'un des deux termes de l'alternative. Vous me tuerez peut-être mais je ne céderai pas. Je joue ma mort contre votre volonté.

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

C'en est fini. Dans la mesure où j'ai besoin des autres pour me bâtir un destin, j'aurai maille à partir avec la raison totalitaire qui me dénoncera comme « héros » et invitera à ma neutralisation. D'ailleurs, dès l'enfance, elle rabotera mes chances et mes volontés de destin. De même les peuples ne peuvent plus jouer la mort, car celle-ci ne serait plus risquée par quelques acteurs de la tragédie de l'Histoire : elle serait toute l'Histoire et jouée par tous ses acteurs. Public et comédiens, tous en scène ! Alors, il n'est plus de comédie. Un *happening* confus où on appelle liberté un tournoiement monotone de derviches hystériques, auquel d'ailleurs, tôt ou tard, on mettra bon ordre. A moins que ce ne soit cette hystérie que la raison totalitaire et tapie autorise en l'appelant liberté.

La tragédie impossible

Angoisse devant cette fin de l'Histoire. En effet, *toute l'Histoire* n'est plus l'Histoire avec ses cahots, ses accidents et ses aventures contrariées. La bombe atomique ne rend possible qu'une tragédie impossible : celle de l'Humanité. La tragédie devenue *happening* auquel tout le monde participe. Le nom de celui-ci ? Personne.

LES ÉCURIES DE L'OCCIDENT

Des corps puis de la viande

Dans la panique de la paix continuée, j'entends chanter la religion du *plaisir* et de la « libération sexuelle ». Et j'ai horreur de ce plaisir en-soi. Et le plaisir n'est qu'une tristesse et qu'un alcool trouble s'il n'est pas la récompense d'autre chose : de la victoire, de la beauté, du travail et, pourquoi pas? de l'ascèse. Si le plaisir n'est pas aussi une aventure de tout mon être, je le refuse et le laisse aux animaux en chaleur.

Plaisir sans visage. Des corps. Des corps. Demain de la viande. Il n'est pas étonnant que la partie fine s'achève en tuerie.

La souffrance n'a plus de sens

Vous l'avez remarqué : le visage de l'homme (d'un homme) s'efface et disparaît. L'art tout entier ne le reflète plus et ne le capte plus. Sur nulle toile, il n'est plus de regard; dans nulle forme ne surgit un visage et la littérature n'ose plus nous dire un personnage. Dieu se meurt et l'homme aussi. Dieu personnel et sensible au cœur, c'était moi, c'était toi. Fuite des visages. Alors la foule, le grouillement, la masse. Les écrans de télévision grouillants de masques. Un jour on apprend que des millions d'hommes sont morts au Biafra ou qu'un cyclone a fait des centaines de milliers de victimes au

J'ai voulu, dans ce livre écrit par élans et par éclairs, diagnostiquer les raisons du désastre, du désordre et du désespoir qui plie les genoux d'un Occident à bout de souffle, de mythes, de style et de morale. Longtemps j'ai moi-même pensé à l'unisson de notre décadence et j'y ai trouvé toutes les délices et toutes les facilités. Après tout, se laisser rouler par les vagues, même si la mer est polluée, procure d'évidents plaisirs. Un bel avenir de mouton intellectuel bêlant les utopies moralistes du temps m'était ainsi promis. Encore faut-il, au long de ses réflexions, pouvoir se supporter en étranglant chaque matin, à l'aube, des lucidités toujours renaissantes.

Le siècle est fou. Fou de lâchetés, de démissions, de mensonges, d'impostures et de laideur, et ce qu'on y appelle « crise de civilisation » n'est en vérité que le refus apeuré de toute **hauteur**. Je n'en pouvais plus. J'ai voulu témoigner. Il faut tout de même — lorsqu'un temps à venir s'étonnera de nos débâcles — que nos petits-neveux sachent que quelques soldats refusèrent de jeter les armes et de lever les bras.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

